

FEUILLETON DU "SAMEDI", 18 MAI 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE IV. — L'ABORDAGE

(Suite)

—Je crois bien que c'est le plus pressé, mille millions de tonnes !... Il ne manquerait plus, pour compléter la chose, que nous soyons abordés et coulés !...

—Alors, mon brave Malouin, vite aux fanaux et envoie-moi le charpentier !

A ce moment un violent coup de roulis fit lâcher prise aux deux passagers, et l'Anglais, embarrassé dans son équipement grotesque, fut jeté en plein sur le vieux matelot, qui le reçut avec un juron.

Puis, d'un ton de fureur :

—Vous avez déjà votre tempête, mais ce n'est pas encore assez sans doute et vous attendez le naufrage, à c'tt' heure, nom d'un tonnerre !...

L'Anglais supporta cette rude apostrophe, sans rien perdre de son flegme.

Et, sans paraître le moins du monde offusqué, il s'accrochait au bras du marin, afin de se maintenir en équilibre.

Mais le Malouin, rendu plus furieux encore par le calme qu'affectait le passager, ne se refusa pas la satisfaction de le secouer avec force.

Puis une idée lui vint tout à coup en regardant cet homme qui lui faisait l'effet d'un déguisé de carnaval.

Et il s'écria, indiquant du doigt la coiffure à lanterne que le vent agitait follement sur le crâne de l'Anglais :

—Voilà le moment d'allumer votre phare, monsieur milord !...

—Vous avez raison, répondit l'Anglais ; j'avais oublié...

—Et moi je pense, prononça le Malouin d'un ton de colère, que vous pourriez bien nous faire le plaisir d'aller là-haut, sur la grand'vergue, servir de fanal...

—J'irai ! répondit simplement sir William Mildowe.

—Vous iriez ? exclamèrent d'une même voix les trois personnes groupées auprès de l'Anglais

—J'irai tout de suite... tout de suite ! fit gravement le grotesque personnage, de l'air le plus naturel du monde et comme s'il se fût simplement agi de faire une chose absolument facile et amusante.

Sans plus tarder on le vit se diriger vers l'extrémité de la dunette, descendre les quelques marches et, tout en trébuchant, prendre la direction du grand mât.

Le Malouin et Robert Maurel se regardèrent, surpris. Et ce dernier pensa :

—Y aurait-il quelque chose en cet homme ?

Le fait est que cet étonnant personnage était parti, pour accomplir un tour de force qui ne pouvait s'exécuter sans danger, ne laissant voir aucune hésitation et comme s'il eût voulu, sérieusement, se rendre utile.

On l'avait tout à coup vu disparaître dans l'obscurité et l'on se demandait s'il allait réellement se risquer dans les haubans.

Le capitaine Kérouët, en le voyant se retirer pour obéir, s'était contenté de hausser les épaules, et ne s'était plus occupé de lui.

Le Malouin, revenu de la première impression, grommelait :

—Nous les connaissons, tous ces fanfarons-là ; celui-ci a voulu faire une prouesse... mais je veux bien que le diable m'emporte s'il va jusqu'au bout !

Et déjà le vieux matelot allait courir chercher le charpentier sur le gaillard d'avant où était son poste, quand, s'arrêtant tout à coup, dès les premiers pas, il laissa échapper une exclamation de surprise.

—Le voilà !... Il y est allé, nom d'un tonnerre ! s'écriait le vieux marin en indiquant au milieu de la grand'vergue, un point lumineux qui montait et descendait, suivant tous les mouvements du navire qui tantôt tanguait, tantôt roulait effroyablement.

Et se tournant, les bras croisés, vers Robert Maurel :

—Il a tenu parole !... Qu'est-ce que vous dites de ça, vous, monsieur Maurel ?

Robert répondit :

—Qui sait, il vaut peut-être mieux qu'il ne veuille le laisser croire !

—Et moi je dis que c'est un de ces hommes qui ont l'habitude de tenir tous les paris qu'on leur propose, interrompit le capitaine.

—Mais ne court-il pas un danger ?... Ne va-t-il pas être emporté par ce vent terrible qui doit, là-haut, faire rage dans la voileure...

—Tant pis pour lui s'il fait la culbute, grommela le Malouin... Il n'y a pas à s'occuper de cet oiseau de mauvais augure !... ajouta-t-il. Nous nous mieux à faire !...

Soudain la voix expira sur ses lèvres en même temps que le capitaine et Robert Maurel étaient frappés de saisissement.

Un cri terrible était parti du gaillard d'avant, glaçant d'effroi tous ceux qui l'avaient entendu, et dix voix avaient répété ce mot qui fait passer un frisson de terreur dans le sang des plus braves :

—Abordage !... abordage !...

Aucune description ne pourrait donner une idée du tumulte qui se produisit, à ce moment, sur le pont de la *Diana*.

On se bousculait, on criait, on se cherchait, on s'appelait.

Et, pendant que ce désarroi prenait les proportions d'une panique, le porte-voix du capitaine transmettait à tous ses hommes affolés l'ordre de se réunir tout au milieu du pont en prévision du choc qui allait se produire d'un moment à l'autre.

En effet, dans la seconde d'après, on apercevait une masse qui commençait à se dessiner, tout près, sortant tout à coup des ténèbres qui l'avaient enveloppée jusqu'à ce moment.

Et cette masse arrivait avec rapidité en plein sur la *Diana*.

Le vent qui le poussait avec cette violence emportait aussi l'immense clameur à laquelle les matelots de la *Diana* avaient répondu par des cris de détresse et d'effroi.

C'en était fait, on n'avait pas vu venir le danger et l'on ne pouvait éviter un abordage.

Même il était impossible d'exécuter, faute de gouvernail, une manœuvre qui eût pu, sinon faire éviter le choc, du moins l'amortir.

Après tous les dangers qu'avait déjà courus le malheureux navire, c'était le plus terrible de tous ceux qui redoutent les marins qui venait le surprendre, par cette épouvantable tempête, au milieu des ténèbres.

Non, il n'y avait plus à espérer que ni l'expérience du capitaine, ni le courage et le dévouement des hommes de l'équipage, pussent l'emporter sur le déchaînement inouï des éléments et avoir raison d'une tempête dont la violence augmentait de minute en minute.



Il attira le jeune homme sur sa poitrine et tous deux se tinrent embrassés.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.